



**HAL**  
open science

**Heilbron (Johan), Sorà (Gustavo), Boncourt (Thibaud) (eds.), The Social and Human Sciences in Global Power Relations. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018.**

Eric Macé

► **To cite this version:**

Eric Macé. Heilbron (Johan), Sorà (Gustavo), Boncourt (Thibaud) (eds.), The Social and Human Sciences in Global Power Relations. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018.. Revue française de sociologie, 2019, 60 (3), pp.496-498. 10.3917/rfs.603.0493 . halshs-02457675

**HAL Id: halshs-02457675**

**<https://shs.hal.science/halshs-02457675>**

Submitted on 10 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Heilbron Johan, Sorà Gustavo, Boncourt Thibaud (eds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*. Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018.**

Ce livre, dirigé par un chercheur hollandais, un chercheur français et un chercheur argentin, est le produit d'une recherche collective internationale financée par l'Union européenne entre 2013 et 2017, intitulée « International Cooperation in the Social Sciences and Humanities » (INTERCO-SSH). L'ouvrage rassemble 12 chapitres et 16 auteurs (dont deux femmes), principalement des chercheurs français ou travaillant en France ainsi que des chercheurs d'Amérique latine (Argentine et Brésil). Bien qu'aucun auteur ne soit anglophone natif, le livre est publié en anglais chez un éditeur international, illustration de ce que l'anglais est devenu le canal hégémonique de la recherche internationale.

L'introduction rédigée par les trois directeurs, très claire, précise un cadrage théorique coloré par l'affiliation de nombreux auteurs du livre à la tradition du Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP-CNRS) : la mondialisation ne peut se résumer à l'extension des circulations dans un monde devenu global car en réalité tout dépend (ma traduction) de « ressources qui sont inégalement distribuées et qui sont à la racine de relations de pouvoir asymétriques » (p. 2). En conséquence, « ce livre propose d'étudier les inégalités institutionnelles, sociales et intellectuelles qui façonnent la mondialisation des SHS à partir d'une perspective structurelle inspirée des théories de la dépendance, de l'analyse des champs ou des systèmes-mondes » (p. 9), éclairant ainsi les « canaux par lesquels les normes et les idées internationales dominantes sont produites et reproduites » (p. 9).

Dans cette perspective, l'ouvrage est partagé en quatre parties. La première, intitulée « Patterns of transnationalization », illustre cette asymétrie au moyen de trois perspectives successives : une analyse bibliométrique (chap. 2), l'examen des conditions de traduction du français à l'anglais des livres de sciences sociales (chap. 3) et la comparaison du rôle joué par l'International Political Science Association (IPSA) et l'International Sociological Association (ISA) (chap. 4). La deuxième partie, « Transnational regionalization », s'intéresse à la manière dont les sciences sociales en Amérique latine (chap. 5) et au sein de l'Union européenne (chap. 6) disposent d'un espace transnational propre, à la fois non limité aux espaces nationaux et différencié d'un espace mondialisé dominé par les États-Unis. La troisième partie, « South-north relations », montre la diversité, dans les pays du Sud semi-périphériques ou périphériques, des formes d'adoption, de négociation, d'appropriation et de critique, des savoirs produits au Nord (aux États-Unis, en Europe), que ce soit en Algérie (chap. 7), en Argentine (chap. 8 et 10) ou au Brésil (chap. 9). La quatrième et dernière partie, « East-west relations », propose le même type d'analyse, cette fois à propos de la Hongrie (chap. 11), de la Corée du Sud et du Japon (chap. 12). C'est paradoxalement l'intérêt de ces études de cas (qui offrent une approche plurielle et contrastée de la mondialisation des sciences sociales) qui fait apparaître l'ambivalence du cadrage théorique de l'ouvrage.

Cette ambivalence provient sans doute de la dissociation qui est explicitement faite entre l'analyse de la distribution des positions géo-académiques des auteurs et de leurs publications (l'objet même de l'ouvrage) et l'analyse des positionnements théoriques de ces auteurs,

indépendamment de leurs attributs et positions. Dès l'introduction, l'ouvrage rappelle que, s'il existe de nombreuses discussions internationales théoriques et épistémologiques, notamment autour des questions postcoloniales (les principaux auteurs anglophones sont cités p. 8-9), ces discussions ont un angle mort : l'analyse des données empiriques (qui ? où ? comment ?) des formes de mondialisation des sciences sociales un angle mort que cet ouvrage se propose précisément de réduire. À cet égard, les données du chapitre 2, rédigé par J. Heilbron et Yves Gingras (« The globalization of European research in the social sciences and humanities [1980-2014]: a bibliometric study ») font bien apparaître cette asymétrie de la mondialisation des sciences sociales, dorénavant établie selon un modèle centre/périphérie quasi totalement anglophone, avec au centre la puissance universitaire et éditoriale des États-Unis, suivis par l'Union européenne, puis les restes du monde, depuis les « semi-périphéries » asiatiques ou latino-américaines jusqu'aux marges arabophones. De la même manière, dans son article « What factors determine the international circulation of scholarly books? The example of translations between English and French in the era of globalization », Gisèle Sapiro montre qu'en ce domaine comme dans bien d'autres on ne prête qu'aux riches : c'est la valeur des capitaux sociaux et symboliques des acteurs (auteurs, éditeurs) déjà dominants qui détermine le potentiel de traduction et de circulation transnationale d'un livre. Cependant, dès que les chapitres quittent les données globales d'asymétrie pour les études de cas, cette asymétrie structurelle n'apparaît pas nécessairement comme une domination qui se reproduirait.

Tout dépend d'abord des disciplines, comme le montre T. Boncourt dans le chapitre 4 intitulé « What “internationalization” means in the Social Sciences. A comparison of the International Political Science and Sociology Associations ». Certes, en économie, la mondialisation a conduit à une standardisation comparable à celle des sciences exactes (par l'hégémonie des publications anglophones dites « orthodoxes »), et c'est plutôt cette tendance que suit la science politique internationale, notamment lorsqu'elle répond paradoxalement aux procès en occidentalocentrisme, en renforçant les approches *mainstream* faites « d'un mélange d'individualisme méthodologique, d'analyses statistiques et de raisonnement causaliste » (p. 9) et en marginalisant tout le reste. En revanche, ce n'est pas le cas de la sociologie, qui reste ancrée dans des contextes linguistiques et théoriques différenciés et qui est plus ouverte *via* le soutien de l'UNESCO et la politique active de l'International Sociological Association aux contributions extra-occidentales.

Tout dépend ensuite des usages qui sont faits de la transnationalisation. Trop peu de transnationalisation, et c'est la marginalisation, comme le montre le chapitre 7 de Tristan Leperlier, « The post-colonial internationality of Algerian academics » : certes la transnationalisation par la francophonie rend dépendant d'une sphère française qui n'est elle-même pas au centre de la mondialisation des sciences sociales, mais elle est une alternative à la provincialisation arabophone. Inversement, beaucoup de transnationalisation ne veut pas dire hétéronomie, au sens où c'est une manière de créer des espaces collaboratifs et/ou linguistiques qui font échapper au provincialisme national et qui ne peuvent pas, pour autant, être définis comme dominés. C'est le cas de l'Amérique latine si l'on suit le raisonnement de l'article de G. Sorà et Alejandro Blanco, « Unity and fragmentation in the social science in Latin America » et celui de l'Asie, d'après l'article de Thomas Brisson, Laurent Jeanpierre et Kil-Ho Lee,

« Western references in Asia social sciences » : en dépit de la massive hégémonie des États-Unis, les références européennes ont été mobilisées pour consolider des contrepoints régionaux, au point que l'internationalisation vaut endogénéisation productive plutôt que domination hétéronome, notamment dans le cas de l'Argentine décrit par G. Sorà et Alejandro Duvovne dans « Translating western social and human sciences in Argentina: a comparative study of translations from French, English, German, Italian and Portuguese ». De la même manière, l'article de J. Heilbron, T. Boncourt et Rob Timans, « The European research area in the social and human sciences: between national closure and American hegemony » montre qu'au sein de l'Union européenne la politique volontariste de financement de la recherche a créé un espace propre de collaboration et de discussion, même si les revues « européennes » peinent à rivaliser avec les revues états-uniennes ou internationales.

De sorte qu'au total cet ouvrage produit également ses propres angles morts, notamment en ce qui concerne la discussion théorique portée par les critiques postcoloniales de l'occidentalocentrisme des sciences sociales, où ce qui compte est moins la position géo-académique que le positionnement théorique. Si l'hégémonie occidentalocentrique peut s'imposer de façon hétéronome dans les sciences sociales du Sud et de l'Est, il est vrai aussi que c'est en anglais, y compris à partir des centres états-uniens ou européens et dans les circulations Sud-Sud et Sud-Est, que ces critiques et ces alternatives à l'occidentalocentrisme se développent et se partagent. Pour prendre un exemple archétypique, Edward Said, l'auteur d'*Orientalism* (Pantheon Books, 1978), a fait toute sa carrière et édité toutes ses publications en anglais depuis les États-Unis, ce qui lui a permis de devenir l'un des auteurs les plus cités au plan international. De ce fait, il participe assurément d'une domination mondiale états-unienne sur les sciences sociales, mais pas nécessairement dans le sens d'une pensée *mainstream* et occidentalocentrique des sciences sociales. De la même manière, c'est en anglais et chez Palgrave Macmillan en 2017 que Syed Farid Alatas et Sinha Vineeta ont publié, depuis le Sud, une révision du canon de la sociologie classique (*Sociological Theory Beyond the Canon*) en incluant des auteur·e·s méconnus ou évacués et pourtant porteurs de dimensions non androcentriques et non occidentalocentriques des enjeux et des concepts des sciences sociales.

**Éric MACÉ**

*Centre Émile Durkheim*

*Université de Bordeaux*